

que vous aurez pour atteindre ce but. Arrivés à Bourg-Argental, vous irez droit à l'église afin d'adorer Notre-Seigneur, de vous offrir à lui, de lui recommander l'œuvre qui vous est confiée et de le prier de la bénir. De l'église, vous vous rendrez au presbytère, pour présenter vos respects à M. le curé, pour lui demander sa bénédiction, pour le prier de vous servir de père, et pour lui protester que vous vous montrerez toujours ses enfants soumis. Vous ferez ensuite votre visite à M. le maire, qui est votre bienfaiteur, et vous vous mettrez à sa disposition pour commencer les classes le jour qu'il jugera convenable. Enfin, mes chers frères, n'oubliez pas que la première leçon que vous devez donner à vos enfants et à tous les fidèles de la paroisse est le bon exemple; soyez donc pour tout le monde des modèles de piété et de vertu. »

Les frères arrivèrent à Bourg-Argental à la fin de l'année 1821, et ils ouvrirent leur école le 2 janvier 1822. Quelques jours après, les classes comptaient deux cents élèves. La direction de cette école fut donnée au frère Jean-Marie, et le frère Louis le remplaça à La Valla.

Il semble que le frère Jean-Marie, qui était le premier frère de l'institut, aurait dû rester à la tête de la maison du noviciat; mais M. Champagnat, qui ne trouvait pas en lui une entière docilité, avait des raisons pour l'éloigner. Frère Jean-Marie, comme la plupart de ceux qui entrent en religion à un âge avancé, avait une vertu un peu à lui. L'esprit propre, dont il ne s'était pas assez dépouillé, le faisait aller trop loin et le portait à une perfection imaginaire. Ni plus ni moins, il voulait être un saint, un saint de premier ordre, et par là même un saint à sa manière. Bien plus, il voulait des autres la même perfection. M. Champagnat s'efforça de lui faire comprendre le danger d'une semblable conduite, mais il n'y réussit que faiblement. Trouvant plus de docilité et plus d'esprit religieux dans frère Louis, il crut, avec raison, qu'il convenait mieux pour diriger la maison du noviciat et pour donner aux jeunes frères l'esprit de l'Institut.

CHAPITRE NEUVIÈME

M. Champagnat demande à Dieu des sujets. Manière dont Dieu exauce sa prière.

LA fondation des écoles de Saint-Sauveur et de Bourg-Argental avait épuisé le Noviciat; il n'y restait plus ni postulants ni novices, et tout ce qu'il y avait de frères à la maison mère étaient employés aux écoles de la paroisse ou au soin du temporel. M. Champagnat, qui, d'un côté, éprouvait de grandes consolations, en voyant le succès qu'obtenaient partout ses enfants, et l'empressement des communes à les demander, souffrait, de l'autre, de voir que les vocations étaient si rares. Depuis trois ans, il n'avait reçu que trois ou quatre sujets, et rien ne faisait pressentir qu'il dût s'en présenter d'autres, du moins en nombre suffisant pour satisfaire aux demandes qui étaient faites. Cette pénurie qui menaçait l'existence même de la petite congrégation, fut pour son fondateur une véritable épreuve; mais cette épreuve, loin de le décourager, ne servit qu'à exciter son zèle et à augmenter sa confiance en Dieu. Ne comptant sur aucun moyen humain pour faire cesser cet état de choses, bien convaincu d'ailleurs que la vocation est l'œuvre de Dieu, que c'est lui qui la donne, et qui dirige dans les communautés qu'il veut bénir, ceux qu'il appelle à la vie religieuse, il mit toute sa confiance en sa divine bonté, et lui adressa d'ardentes prières pour le conjurer de lui envoyer de nouveaux enfants.

Il ne manqua pas de recourir aussi à Marie, à la protection

de laquelle il avait une confiance sans bornes; il célébra la sainte messe, fit un grand nombre de neuvaines en son honneur, et lui représenta, avec la simplicité d'un enfant, qu'étant la mère, la supérieure et la protectrice de sa maison, elle devait en prendre soin et empêcher sa ruine. « C'est votre œuvre, lui dit-il; c'est vous qui nous avez réunis, malgré les contradictions du monde, pour procurer la gloire de votre divin Fils; si vous ne venez à notre secours, nous périrons, nous nous éteindrons comme une lampe qui n'a pas d'huile. Mais si cette œuvre périt, ce n'est pas notre œuvre qui périt, c'est la vôtre : car c'est vous qui avez tout fait chez nous; nous comptons donc sur vous, sur votre puissant secours, et nous y compterons toujours. »

La Mère de miséricorde, touchée de la confiance qu'avait en elle son serviteur, entendit ses vœux, elle exauça ses prières, et lui montra que ce n'était pas en vain qu'il avait compté sur elle. Nous arrivons en effet à l'époque où la congrégation, qui paraissait frappée de stérilité, prit un accroissement qui tient du prodige. Mais ce qui est le plus admirable, c'est le moyen dont Dieu se servit pour la faire connaître et pour lui amener les sujets qu'il avait formés et préparés pour elle. Entre ses mains puissantes tout instrument est bon pour aller à ses fins; ce qui suit en est une preuve : car nous allons voir qu'il se servit d'un méchant homme, d'un religieux apostat, pour accomplir les desseins de miséricorde qu'il avait sur la congrégation naissante et pour lui procurer des vocations.

Vers le milieu du Carême de 1822, arrivant un soir de la prière et de l'instruction qu'il avait faites à l'église, M. Champagnat trouva chez lui un jeune homme qui lui demanda la faveur d'être admis dans sa communauté. La tenue et les allures du jeune homme ne lui plaisant pas et lui faisant suspecter les motifs qui l'amenaient, il lui demanda froidement d'où il venait et quelle profession il avait exercée jusqu'alors. Ayant appris qu'il sortait de chez les frères des écoles chré-

tiennes, où il était resté six ans, il lui répondit : « Si vous n'êtes pas apte à rester chez les frères de M. de la Salle, ou si leur genre de vie ne vous convient pas, vous êtes inutile pour nous, et je vous déclare que je ne puis vous recevoir. » Toutefois, comme il était nuit, il ne crut pas pouvoir se dispenser de lui donner l'hospitalité, il lui ajouta donc : « Vous coucherez ici cette nuit, et demain vous vous retirerez. » Le jeune homme, qui avait grande envie de rester, sans doute parce qu'il ne savait que devenir, saisit toutes les occasions d'intéresser en sa faveur M. Champagnat et de gagner sa confiance. Après la collation, il l'entretint longuement de son pays et des vocations nombreuses que les frères des écoles chrétiennes y recrutaient. S'étant aperçu que ce sujet plaisait à M. Champagnat, il ajouta : Si je suis reçu, je vous promets de faire venir plusieurs postulants de ma connaissance. Le lendemain, il fit encore tant d'instances pour qu'on l'essayât, qu'il lui fut permis de passer deux ou trois jours dans la maison. L'essai ne satisfit pas pleinement M. Champagnat : la conduite du jeune homme lui paraissant équivoque, il le fit appeler et lui signifia l'ordre de se retirer. Après avoir fait de nouvelles et inutiles instances pour son admission, l'ex-frère voyant qu'il ne pouvait l'obtenir. — « Me recevrez-vous, dit-il, si je vous amène une demi-douzaine de bons sujets? — Oui, quand vous les aurez trouvés, lui répondit M. Champagnat. — Eh bien! reprit-il, donnez-moi une lettre d'obédience, afin que je sois en règle. » Pour se débarrasser de lui, M. Champagnat lui fait une lettre insignifiante, et en la lui remettant il lui dit : — « Allez et restez chez vos parents, ou, ce qui serait mieux pour vous, retournez dans la communauté d'où vous sortez; quant à notre maison et à notre genre de vie, ils ne vous conviennent pas. » Muni de sa lettre, le jeune homme part pour son pays, éloigné d'une quinzaine de lieues de La Valla. Arrivé chez ses parents, il ne perdit pas son temps; et huit jours ne s'étaient pas écoulés que déjà il avait décidé huit jeunes gens à partir pour La Valla,

ou plutôt pour Lyon, car il se garda bien de leur dire qu'il les conduisait à La Valla. Comme dans le pays on le croyait membre de la congrégation des frères des écoles chrétiennes, que d'ailleurs il ne parla pas même des frères de Marie, les jeunes gens ni leurs parents ne pouvaient avoir la pensée qu'il fût question de leur institut, qui leur était entièrement inconnu. Dans l'acte même des conventions qui furent faites pour déterminer la pension et les époques de paiement, il était dit que les postulants se rendaient au noviciat des frères des écoles chrétiennes à Lyon; et les noms de M. Champagnat et des Petits-Frères de Marie n'y étaient aucunement énoncés. Au reste, il n'y a pas à s'étonner que ce jeune homme ait déterminé si facilement à le suivre un si grand nombre de jeunes gens : car, outre que le doigt de Dieu se révèle visiblement dans cette histoire, la mauvaise conduite de ce malheureux n'étant pas connue, et sa famille se trouvant une des plus distinguées du pays par son aisance et sa piété, il lui fut facile de gagner ces postulants, dont plusieurs étaient déjà tout décidés à entrer en religion, et avaient même retenu leurs places au noviciat de Lyon. Peu de jours suffirent pour confectionner les trousseaux, et pour faire les préparatifs du départ.

Vers la fin de mars de 1822, les pieux jeunes gens, ayant à leur tête leur conducteur, se mettent en route dans l'intime conviction qu'ils vont au noviciat des Frères des écoles chrétiennes à Lyon. Arrivés, au bout de deux jours, au sommet de la montagne qui est en face de La Valla : « Voilà, leur dit l'ex-frère, en leur montrant le clocher de cette paroisse, le terme de notre voyage. — Quoi! s'écrient les postulants, est-ce là que nous allons? Mais ce n'est pas Lyon? — Non, ce n'est pas Lyon; mais nous avons ici un noviciat, vous y passerez quelques jours, puis on vous conduira à Lyon. » L'arrivée de l'ex-frère avec sa bande ne surprit pas peu M. Champagnat. Il était alors occupé à bêcher au jardin; il quitta aussitôt ce travail pour venir leur parler. « Il me

semble encore le voir, dit un des jeunes gens qui faisait partie de la troupe, nous regarder des pieds à la tête avec un air d'étonnement qui indiquait assez qu'il ne comptait pas sur nous. Après nous avoir fait quelques questions pour connaître nos dispositions et les motifs qui nous amenaient, il finit par nous déclarer qu'il ne pouvait nous recevoir. Cette parole nous surprit extrêmement et nous fit tant de peine que M. Champagnat, qui s'en aperçut, ajouta pour nous consoler : *Je vais prier Dieu pour examiner cette affaire; restez jusqu'à demain.* »

La plupart de ces postulants plaisaient beaucoup à M. Champagnat; s'il fit difficulté de les recevoir, c'est qu'il ne les connaissait pas; c'est qu'il craignait que leur vocation ne fût pas assez éprouvée, qu'elle n'eût pas des motifs assez purs, et qu'elle ne fût que l'effet des sollicitations de celui qui les amenait pour se faire recevoir lui-même; puis leur nombre l'inquiétait sous plusieurs rapports. « Ces jeunes gens, disait-il, se sont peut-être décidés par entraînement : or, s'il prend envie à quelqu'un de se retirer, il est à craindre que les autres ne s'en dégoûtent, et que tous ne s'en retournent, comme ils sont venus, les uns à cause des autres. » Ce nombre était encore trop grand relativement à la maison : on manquait d'appartement et même de lits, et l'on fut obligé de les faire coucher à la grange sur la paille. Enfin, les ressources manquaient aussi : car la plupart de ces jeunes gens ne donnaient que peu de chose pour leur pension, et la maison, pouvant à peine se suffire, n'était pas en état de faire pour eux des sacrifices. C'est pourquoi M. Champagnat ne crut pas pouvoir imposer cette charge à sa communauté sans avoir pris l'avis de ses principaux frères. Le lendemain, ayant fait appeler les postulants : « Je ne puis pas, leur dit-il, vous promettre encore de vous recevoir, j'ai besoin, avant de vous dire ce que je dois faire, de consulter les frères; je vous permets seulement de rester quelques jours avec nous; mais, comme il est très incertain que nous puissions vous admettre,

ceux qui ont envie de se retirer peuvent le faire. » Il écrivit en même temps aux frères de Bourg-Argental et de Saint-Sauveur, et leur enjoignit de se rendre auprès de lui à l'époque des fêtes de Pâques qui étaient à dix jours de là. Les frères étant arrivés, il les réunit plusieurs fois dans sa chambre, leur fit voir les desseins de Dieu qui semblaient se manifester en cette occasion sur la congrégation naissante, et leur dit que pour lui son sentiment était qu'il fallait recevoir des sujets qui paraissaient visiblement amenés par la Providence. Les frères étant tous de son avis, il fut décidé que les huit postulants seraient admis avec celui qui les avait conduits; mais qu'on les soumettrait à des épreuves particulières pour s'assurer de leur vocation.

Cependant, les amis de M. Champagnat ne partagèrent pas ses sentiments et désapprouvèrent hautement sa conduite; ils firent même de vives et pressantes instances pour le porter à éloigner les nouveaux venus. « Vous ne pouvez, lui dirent-ils, garder cette troupe de jeunes gens; où prendrez-vous pour les nourrir? Votre maison est trop petite pour les loger, Puis, savez-vous ce qui arrivera, si vous les gardez? C'est qu'ils se retireront, après avoir fait beaucoup de dépenses. Nourrir et entretenir tous ces jeunes gens est une chose au-dessus de vos ressources; la prudence demande que vous alliez doucement, et que vous n'imposiez pas si légèrement un si lourd fardeau à votre communauté. Ainsi, il faut au moins vous décider à renvoyer les plus jeunes, d'autant plus qu'ils sont trop enfants pour connaître s'ils ont la vocation. » M. Champagnat avait pris son parti, rien ne pouvait changer sa résolution; mais en homme sage, il employa tous les moyens que lui suggéra l'esprit de Dieu pour éprouver ces postulants, et pour s'assurer s'ils convenaient à sa congrégation. Au lieu de les mettre en classe, il les employa à travailler la terre du matin au soir, les obligea à garder un rigoureux silence et à s'occuper toujours. La culpé, les réprimandes et les pénitences publiques pour les moindres

fautes, rien ne fut épargné, et rien ne fut capable d'ébranler leur fermeté. M. Champagnat, enchanté et édifié de cette constance, voulut tenter sur les plus jeunes une dernière épreuve. Il les réunit donc en présence des frères de la maison, et leur dit : « Mes amis, puisque vous voulez absolument rester ici et devenir les enfants de Marie, je suis décidé à vous garder tous; mais, comme quelques-uns d'entre vous sont encore trop jeunes pour connaître leur vocation, j'ai pris la résolution de les louer à quelques bons habitants de la campagne pour garder les bestiaux. S'ils se conduisent bien, si leurs maîtres sont contents d'eux, et s'ils se conservent dans la disposition d'embrasser la vie religieuse, je les admettrai définitivement au noviciat à la Toussaint prochaine. Voyons, ajouta-t-il en s'adressant au plus jeune, cela vous convient-il? — J'y consens, puisque vous le voulez, répondit l'admirable enfant; mais à condition que certainement vous me recevrez à l'époque que vous fixez. » A cette réponse, M. Champagnat resta muet d'étonnement; il baissa les yeux et un instant après : « Allez, dit-il, je vous reçois tous dès maintenant. »

Mais d'où pouvait venir la constance de ces jeunes gens, et quel était le motif de leur attachement à un institut qui faisait tant de difficultés pour les admettre dans son sein? Un d'eux va nous le dire. Écoutons son langage naïf : « On avait tort de tant se méfier de nous et de suspecter les motifs qui nous amenaient : si ces motifs eussent été humains, nous ne fussions pas restés un seul jour. Qui aurait pu, en effet, nous retenir dans une maison où l'on ne voyait que la pauvreté, où nous n'avions pour dortoir qu'une grange, pour lit un peu de paille, pour toute nourriture du pain noir qui tombait en pièces tant il était mal cuit, quelques légumes et de l'eau pour boisson; dans une maison où on nous appliquait, depuis le matin jusqu'au soir, à un travail pénible, dont l'unique salaire était quelques réprimandes ou quelques punitions qu'il fallait recevoir avec un profond respect? Si l'on demande maintenant ce qui pouvait nous plaire dans une position si

contraire à la nature, et ce qui nous attachait si fort à une société qui ne voulait pas de nous, je répondrai que ce fut la dévotion qu'elle professait pour Marie. Le lendemain de notre arrivée, M. Champagnat nous remit à chacun un chapelet; il nous parla plusieurs fois de la sainte Vierge avec ce ton persuasif qui lui était naturel, et nous raconta quelques traits de protection de cette divine Mère. Tous, tant que nous étions, nous fûmes si touchés des belles choses que notre bon père nous dit de la sainte Vierge que rien au monde n'aurait pu nous détourner de notre vocation. »

Ajoutons, pour terminer cette histoire, que celui qui avait amené ces postulants fut renvoyé de la maison quinze jours après, pour la même faute qui avait motivé sa sortie de chez les frères des écoles chrétiennes.

Ici se présente naturellement une réflexion qui peut être très utile à ceux qui doutent de leur vocation, parce qu'elle a été déterminée dans son principe par des motifs humains ou parce que l'homme en a été le promoteur. « La vocation à la vie religieuse vint-elle du démon, dit saint Thomas, devrait encore être embrassée comme un conseil excellent, bien que donné par un ennemi. Et d'ailleurs, ajoute le saint docteur, l'impulsion à la vocation fût-elle du démon, il ne s'ensuivrait pas qu'elle ne pût venir en même temps de Dieu, qui fait souvent tourner la malice de l'ennemi du genre humain contre lui-même et à notre avantage, et fait que nous tranchons la tête de ce Goliath avec sa propre épée. Ne s'est-il pas servi de l'envie et de la méchanceté des frères de Joseph pour l'élever au gouvernement de l'Égypte? N'a-t-il pas tiré de la trahison de Judas et de la perfidie des Juifs les moyens de notre rédemption? Ainsi, l'amour pour la vie religieuse, quel qu'en soit le principe ou le promoteur, ne peut venir que de Dieu. » Nos huit postulants, quoique conduits dans l'institut par un religieux qui avait perdu sa vocation, n'y étaient pas moins bien appelés. Parmi eux il y eut de bons religieux, il y eut un assistant; il y avait celui qui a travaillé

plus de quinze ans à réunir les documents qui ont servi à composer la vie du pieux fondateur.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est de cette époque que datent les progrès de l'institut. Jusqu'alors il n'était pas connu; les sujets qu'il avait reçus étaient à peu près tous de La Valla ou habitaient dans la paroisse; c'est l'événement que nous venons de raconter qui le fit connaître et qui lui amena des vocations. Dès qu'il fut arrêté que les postulants seraient admis, M. Champagnat envoya chez leurs parents un de ses principaux frères pour prendre quelques renseignements sur leur compte et pour faire payer la pension du noviciat. Ce frère vit MM. les curés du canton et fit connaître la congrégation. De leur côté, les postulants écrivirent à leurs parents qu'ils étaient contents et heureux dans leur vocation; ce qui décida encore quatre nouveaux sujets à embrasser le même genre de vie. Deux mois après, trois autres suivirent le même exemple; enfin, six mois ne s'étaient pas écoulés que le noviciat comptait plus de vingt novices du même pays. Il est vrai que tous ne persévérèrent pas; mais cela n'arrêta nullement les progrès rapides de l'institut. Les frères de Marie étaient connus; d'autres sujets vinrent en nombre prendre la place des déserteurs. Mais d'où venaient tous ces nouveaux enfants? Quel était leur pays? Ils venaient de la Haute-Loire, des montagnes du Velay; c'est Notre-Dame du Puy qui les avait préparés et qui les envoyait.